

**Hanna  
Krasnapiorka**

**Lettres de ma  
mémoire**

**Extrait**

## Préface

### Introduction

*Lettres de ma mémoire* de Hanna Krasnapiorka (1925-2000), a été publié à Minsk en biélorussien pour la première fois en 1984, avant même qu'on ne parle officiellement de Glasnost – «transparence» –, suite à l'arrivée de Mikhaïl Gorbatchev à la tête de l'Union soviétique (1985). Ce texte n'eut pas d'autre équivalent en Biélorussie du temps de l'URSS. Il a donc longtemps constitué le seul témoignage connu en langue biélorussienne sur la vie au sein du ghetto juif de Minsk, de sa création en 1941 à sa destruction en 1943. Depuis, d'autres survivants ont témoigné. La région reste toutefois encore étonnamment un point aveugle pour l'histoire européenne de cette période. L'histoire juive, aussi bien que celle de l'Holocauste, y sont encore peu étudiées en dépit du travail et des efforts de quelques historiens de Biélorussie et, en particulier, du groupe dit de *L'Atelier historique de Minsk*, qui exhume les traces d'un monde juif aujourd'hui disparu et restaure sa mémoire. L'Association *Yahad In Unum* organise également des missions pour collecter les récits des témoins des exécutions.

Le témoignage unique du quotidien du ghetto de Minsk raconté par une de ses survivantes que nous publions dans ce livre s'organise en un enchaînement de scènes de vie et d'événements, un kaléidoscope de visages et de destins. Il fut rédigé dans les années 1970 à partir de ses souvenirs et de nombreux récits et journaux intimes qu'elle avait collectés, tandis que la Shoah était, depuis la fin de la guerre, considérée comme un sujet tabou en

Union soviétique. Le seul livre évoquant les victimes juives de cette guerre avait été écrit par Hirsch Smoliar – l'un des chefs de la résistance, initialement dans le ghetto de Minsk, puis à la tête d'un groupe de partisans dans les forêts de Biélorussie. Intitulé *Les Vengeurs du ghetto*, il avait été interdit et aussitôt retiré de la vente après sa publication en 1947. Les autorités effacèrent soigneusement des commémorations officielles toute mention du sort particulier que les nazis avaient réservé aux citoyens juifs soviétiques. Seul pouvait être évoqué un «peuple soviétique», à la fois unique victime de l'agression nazie et unique vainqueur.

Faut-il rappeler que le célèbre *Livre noir*<sup>1</sup>, rédigé à la même époque sous la direction d'Ilya Ehrenbourg et de Vassili Grossman sous l'égide du Comité antifasciste juif, fut également interdit de publication en 1947 dans sa version russe en Union soviétique? Des versions partielles furent publiées en 1946 aux États-Unis et en Roumanie, mais il fallut attendre 1993 pour qu'une version en langue russe paraisse à Vilnius. Faut-il rappeler aussi que, en janvier 1948, c'est encore à Minsk, en Biélorussie soviétique, que fut assassiné sur ordre de Staline, le célèbre acteur Solomon Mikhoels, Président du Comité antifasciste juif? Le meurtre fut maquillé en accident de la route et le Comité fut alors dissous – les membres du Comité furent arrêtés et la plupart liquidés physiquement le 12 août 1952. Les atrocités de masse que l'occupant

---

<sup>1</sup> Le *Livre noir sur l'extermination scélérate des Juifs par les envahisseurs fascistes allemands dans les régions provisoirement occupées de l'URSS et dans les camps d'extermination en Pologne pendant la guerre de 1941-1945 – Textes et témoignages*, Arles, Actes Sud, 1995, traduit du russe par Yves Gauthier, Luba Jurgenson, Michèle Kahn, Paul Lequesne et Carole Moroz, sous la direction de Michel Parfenov.

nazi avait perpétré contre les Juifs de Biélorussie se voyaient ainsi retrempées dans un silence que motivait l'antisémitisme d'État stalinien dont le « complot des blouses blanches » de 1953 reste un autre emblème.

Cet ensemble d'exactions avait en outre été précédé, dès avant-guerre, dans la nuit du 29 octobre 1937, par l'exécution des intellectuels yiddishistes les plus en vue que comptait alors la République socialiste soviétique de Biélorussie (RSSB). Comme en témoigneront plus tard les charniers de Kourapaty découverts à la fin des années 1980 dans la banlieue de Minsk<sup>2</sup>, les « purges » stalinienne ne furent toutefois pas spécifiquement anti-juives. Elles touchèrent également ce que la République pouvait compter de meilleur parmi les intellectuels, y compris biélorussianophones de l'époque.

De 1939 jusqu'en 1941, le pacte germano-soviétique dit de non-agression que signent l'Allemagne nazie et l'Union soviétique le 23 août 1939, se traduit désormais par l'organisation de réunions communes entre la Gestapo et le NKVD<sup>3</sup> qui aggravent la situation des populations civiles sur les territoires qu'occupent les armées des deux camps. Au cours de ces réunions, les hommes en âge de résister, quelle que soit leur nationalité, furent particulièrement visés<sup>4</sup>. Par ce pacte,

---

<sup>2</sup> Les documents les plus récents rangent désormais ce terrain d'exécutions de 15 hectares parmi 8 autres charniers imputés au NKVD au cours de la même période et situés dans la seule banlieue de Minsk.

<sup>3</sup> Pour ce qui concerne la teneur des accords passés entre la gestapo et le NKVD, voir Zaslavsky, Victor, *Le massacre de Katyn. Crimes et mensonges*, Paris, Éditions Perrin, 2007 ; Viatteau, Alexandra, *Katyn. La Vérité sur un crime de guerre*, Bruxelles, André Versailles éditeur, 2009.

<sup>4</sup> Entre 1940 et 1941, ce sont près de 313 000 personnes de Pologne orientale qui sont déportées au goulag par les Soviétiques. Il ne reste bientôt plus ni armée, ni administration, ni intelligentsia en Pologne.

la Gestapo s'engageait également à livrer au NKVD les réfugiés russes et soviétiques présents sur le territoire allemand et que l'URSS réclamait. En échange, l'URSS devait livrer à l'Allemagne de nombreux réfugiés antifascistes Allemands et Autrichiens vivant en Union soviétique<sup>5</sup>. En février 1940, l'Allemagne propose d'envoyer en URSS les Juifs de Pologne occidentale et les Juifs allemands des territoires qu'elle occupe, soit 2 millions de personnes. Staline refuse, puis fait déplacer en Sibérie les 85 000 Juifs de Pologne occidentale qui s'étaient réfugiés en Pologne orientale pour fuir les nazis. N'étant plus sur les territoires qui vont être occupés par les Allemands à partir de 1941, ceux-là seront sauvés.

## Dès la rupture du pacte

Le texte que nous allons lire ne se départit pas de la chronologie des faits après la rupture du pacte germano-soviétique. Il débute peu après le 22 juin 1941, date à laquelle le pacte est officiellement rompu. L'opération Barberousse est lancée et le sanglant « front de l'Est » est ouvert. Les autorités soviétiques fuient sans toutefois chercher à organiser l'évacuation de la population. À Minsk, ce sont ainsi 270 000 personnes, dont 80 000 recensées comme étant de nationalité juive<sup>6</sup>, qui se

<sup>5</sup> Ce fut par exemple le cas de l'écrivaine Allemande et militante communiste Margarete Buber-Neumann (1901-1989) ou de la figure emblématique du Parti communiste autrichien, Franz Koritschoner (1892-1941).

<sup>6</sup> Le fait de désigner les Juifs comme une « nationalité » (*natsyanalnost*) n'a pas été imposé dans la région par les nazis, mais remonte à la politique dite des nationalités, d'abord pratiquée au sein de l'Empire de Russie puis de l'Union soviétique, où les « Juifs » étaient recensés en tant que groupe national au même titre que les Russes ou que les Biélorussiens. Du temps de l'URSS, la nationalité des personnes était donc distincte de la citoyenneté dans les documents d'identité.

retrouvent ainsi livrées à elles-mêmes face à ce que les historiens de la Seconde Guerre mondiale décrivent comme la plus grande invasion de l'histoire militaire du XX<sup>e</sup> siècle.

Tandis que la guerre est déclarée depuis le 22 juin, les gens se rendent encore normalement au travail et les hommes ne sont mobilisés qu'au soir du 23. Les bombardements sur Minsk commencent le 24 juin et durent toute la journée. Les autorités soviétiques se préoccupent de faire sortir de Minsk l'argent de la banque centrale, les archives du Parti, ainsi que les membres du gouvernement, du Parti, du NKVD, de la police et de l'Armée rouge – mobilisés compris. Jusqu'à l'entrée des Allemands dans Minsk le 28 juin, la ville vit sous des bombardements incessants.

Dans un contexte où on ne trouve déjà plus aucun homme en âge de se battre dans la ville, rien ne va plus sembler pouvoir faire obstacle à l'expression du sadisme le plus décomplexé. Les civils qui n'ont pas pu fuir sont essentiellement des vieux, des femmes et des enfants. Artisans, intellectuels ou femmes médecins, Hanna les décrits comme ayant tous un excellent niveau d'éducation, et comme n'ayant de ce fait aucun moyen de concevoir ou d'imaginer la barbarie à laquelle les occupants vont se livrer. Le livre montre également que les autorités soviétiques ne lèvent pas le petit doigt pour sauver leurs citoyens juifs. Tout en profitant du ghetto pour se procurer des médicaments et des vêtements, les partisans sont quant à eux montrés comme n'acceptant que des jeunes capables de se battre et possédant des armes. Ils abandonnent tous les autres à leur triste sort.

En trois années d'occupation, les nazis construisent 340 ghettos et 260 camps de la mort en Biélorussie.

On compte aujourd'hui que 2 230 000 personnes furent tuées au cours de ces trois années à l'échelle du territoire du pays, dont 600 000 à 800 000 Juifs. L'ordre de création du ghetto de Minsk fut promulgué par les Allemands le 20 juillet 1941. Près de 80 000 Juifs biélorussiens y furent enfermés, auxquels il convient d'ajouter près de 20 000 Juifs étrangers – notamment les Juifs de Hambourg, qui furent placés dans le *Sonderghetto*, séparé du reste du ghetto de Minsk par un barbelé. *Lettres de ma mémoire* se présente donc aussi comme un témoignage inédit en français sur ce qui fut l'un des ghettos les plus importants d'Europe.

Les Juifs, de Biélorussie ou étrangers, étaient soit tués sur place, soit dans d'autres sites dédiés aux exécutions autour de la ville, soit amenés dans des camions à gaz pour être ensuite incinérés au camp d'extermination de Maly Trastsianiets<sup>7</sup>. Situé à 10 kilomètres de Minsk, il fut le camp de la mort le plus important de Biélorussie et le quatrième d'Europe en nombre de victimes après Auschwitz, Treblinka et Maidanek. Le ghetto de Minsk fut quant à lui liquidé le 21 octobre 1943. Sa liquidation fut précédée par les trois grandes rafles décrites dans ce livre. Les chiffres divergent selon les sources : seuls 2 000 à 5 000 Juifs auraient survécu sur les 100 000 enfermés dans le ghetto de Minsk à partir de juillet 1941.

---

<sup>7</sup> Малы Трасцянец (Maly Trastsianiets) en biélorussien; Малый Тростенец (Maly Trostenets) en russe, regroupait trois sites : le lieu d'exécution de masse Blagaùtchyna, le camp de travail Maly Trastsianiets, et Chachkaùka, un lieu où les corps des victimes des camions à gaz (*Gaswagen*) en provenance de Minsk étaient brûlés. Près de 200 000 personnes, dont surtout des Juifs déportés d'Europe de l'Ouest, mais aussi des Juifs du ghetto de Minsk, y ont trouvé la mort.

Sur cet ensemble de meurtres de masse, le silence est longtemps resté d'or lorsque des actions ne furent pas tout bonnement menées pour en effacer toute trace<sup>8</sup>. Telle une unique exception à la loi du silence sur la Shoah, l'obélisque de marbre noir érigé en 1947 sur le Mémorial de la Iama («la Fosse»), lieu d'exécution de 5000 Juifs du ghetto de Minsk que retrace le témoignage d'Hanna, est resté le seul monument officiel et mémoriel de l'Union soviétique. Son inscription en yiddish et en russe désigne les Juifs comme victimes du génocide, mais ses auteurs seront bientôt condamnés à 10 ans de goulag. Durant toute la durée de l'URSS, c'est toutefois le mémorial de Khatyn, érigé au Nord-est de Minsk en souvenir des massacres perpétrés par les nazis, que les autorités soviétiques déclarent «mémorial national» de guerre en 1969 et que l'historiographie officielle soviétique mettra en valeur<sup>9</sup>. Le mur de la mémoire rendait alors hommage à 260 lieux d'exécutions de masse en Biélorussie<sup>10</sup>, sans que les Juifs ne soient jamais nommés en tant que tels. Par exemple, une plaque commémorative évoque «le camp de concentration des rues Respoublikanskaïa, Chornaïa, Kalgasnaïa et Niamiha, où ont péri 80 000 personnes», mais jamais les mots «ghetto» ou «Juifs» ne sont alors prononcés.

---

<sup>8</sup>On appelle *Sonderaktion 1005* ou *Enterdungsaktion* (action d'exhumation) l'opération menée par les nazis dans le plus grand secret entre 1942 et 1944 pour effacer les traces des exécutions de masse. Cette opération a mobilisé des détenus juifs des camps qui formaient des *Sonderkommandos* et qui étaient ensuite éliminés.

<sup>9</sup>Sujet du film *Requiem pour un massacre* réalisé par Elem Klimov (juillet 1985), et conjointement produit par Mosfilm et Belarus film.

<sup>10</sup>On compte aujourd'hui que les nazis ont réduit en cendres 650 villages de Biélorussie avec leur population.



## Hanna

À l'époque où se déroulent les faits, Hanna Krasnapiorka a entre 15 et 17 ans. Née le 10 septembre 1925 à Minsk, elle a reçu une éducation soviétique des plus classiques. À partir du 3 juillet 1941, elle se retrouve assignée à résidence par décret dans le ghetto juif de Minsk avec sa mère médecin et sa sœur. Toutes les trois parviendront pourtant à fuir fin 1942 et à rejoindre les partisans au sein du détachement de Vladimir Tikhomirov<sup>11</sup>. Sa mère sera la médecin du détachement où Hanna deviendra infirmière. En avril 1943, Hanna est évacuée avec un groupe de blessés à Moscou. Elle ne reviendra à Minsk qu'à la libération en 1944.

Hanna commence alors ses études de journalisme à Minsk, puis travaille d'abord dans une revue de la région de Baranavitchy avant d'intégrer, entre 1951 et 1980, la revue minskoise *Le pionnier de Biélorussie*. Mariée à l'écrivain et journaliste Vladimir Mékhov (Nekhamkine) et, bien que totalement immergée dans la vie intellectuelle minskoise, elle reste néanmoins une « femme de » jusqu'à la parution de son recueil de nouvelles sur les partisans en 1976, et jusqu'à celle, en 1984, de *Lettres de ma mémoire*. Elle côtoie les plus grands écrivains biélorussianophones ou russophones de son époque en Biélorussie comme Ouladzimir Karatkevitch (1930-1984), Ales Adamovitch (1927-1994) ou Vassil Bykaù (1924-2003). Tous ont traversé la guerre et tous ont assisté aux meurtres de masse qui ont transformé leur pays en ces *Terres de sang* qu'a depuis

---

<sup>11</sup> Jeune lieutenant, Vladimir Tikhomirov est envoyé en Biélorussie juste avant l'invasion allemande. Prisonnier de guerre dès juillet 1941, il réussit à fuir et à rejoindre les partisans. Il organise son propre détachement de cavalerie, puis une brigade qui compte, en 1943, près de 700 partisans.

exhumées l'historien Timothy Snyder<sup>12</sup>. Tout dans leur écriture ne cesse d'en rendre compte.

À l'orée des années 1980, ces survivants – qu'ils soient russes, biélorussiens ou juifs –, font déjà partie de la génération dite des «soixantards» – les «*chestidessiatniki*» en russe –, fondatrice du vaste mouvement littéraire qui va ensuite accompagner la Glasnost et la Pérestroïka. Ce mouvement littéraire comprend aussi bien les œuvres sur la paysannerie biélorussianophone de Vassil Bykaù (1924-2003), les récits de résistance sur la sale guerre d'Ales Adamovitch (1927-1994), les blessures infligées aux femmes recueillies par Svetlana Alexievitch (prix Nobel de littérature en 2015), que l'extermination des Juifs de Biélorussie narrée par Hanna Krasnapiorka (1925-2000). Tous ces récits dits de non-fiction, qu'on dénomme également aujourd'hui «romans de voix», ont la particularité, au-delà de leur style documentaire et documenté, de refuser en bloc l'histoire officielle telle qu'elle a été narrée par les autorités soviétiques. Ils s'organisent autour de représentations historiques du passé plus personnelles, privées, émotionnelles, où les auteurs n'hésitent plus à dire «je» et à replacer l'humain au centre du propos. Pour eux, l'authenticité de la mémoire et du vécu doit être opposée aux falsifications d'une Histoire officielle inféodée à l'idéologie, à la propagande d'État, et appuyée sur le mensonge aussi bien par omission que par commission. Hanna Krasnapiorka fait intégralement partie de ce mouvement et, dans ce témoignage, chaque détail compte, y compris ceux qui ont marqué l'histoire même de la publication de son témoignage.

---

<sup>12</sup> Timothy Snyder, *Terres de sang. L'Europe entre Hitler et Staline*, Paris, Gallimard, 2019.

## Parcours d'un tapuscrit

Journaliste, Hanna Krasnapiorka s'était souvent préoccupée de sujets afférents à la guerre et aux partisans. Son travail sur *Lettres de ma mémoire* commence par la collecte de nombreux autres témoignages ainsi que de journaux intimes auprès des survivants du ghetto. Elle achève la rédaction de son tapuscrit en 1979. Le monde des éditeurs minskoïes étant également celui de ses amis, Hanna semble n'avoir *a priori* que l'embarras du choix pour leur présenter son texte. Pourtant, ni elle ni son mari ne se bercent d'illusions quant à ses possibilités réelles de publication.

Le tapuscrit est d'abord déposé chez une grande maison d'édition biélorussienne spécialisée en littérature. Son rédacteur, un ami de la famille, met le texte dans un tiroir et avoue au mari de Hanna: «Tu comprends bien, ce livre ne peut pas être édité...». Ne recevant aucune réponse pendant plus d'un an, Hanna tente d'envoyer son texte à une autre maison d'édition puis, perdant patience, exige auprès du premier éditeur qu'on suive la procédure normale de sélection des tapuscrits. Le texte est donc enfin envoyé pour avis à un «recenseur interne». Iaùhen Letska est un écrivain et critique littéraire connu pour sa sensibilité biélorussianophone. Dans un contexte qui s'avère fortement défavorable à tout témoignage et où règne le pire des conformismes, il a le courage d'approuver la publication en affirmant que, ne pas éditer ce texte constituerait un véritable crime. Aujourd'hui, lorsqu'on l'interroge sur son geste, cet homme héroïque explique n'avoir fait que son travail.

La machine fut ainsi lancée. En tant que texte traitant de la guerre, le tapuscrit fut envoyé pour avis supplémentaire à l'Institut d'histoire de l'Académie des sciences de Biélorussie. Une fois encore, le texte tomba

entre les mains d'une autre personne extraordinaire. Anna Koupréïeva est alors la seule historienne à mener des recherches sur le ghetto de Minsk. N'ayant jamais pu publier intégralement ses propres travaux, elle donne un avis très favorable pour la publication des *Lettres* qui voient finalement le jour en 1984, à Minsk, chez *Mastatskaïa Literatoura*. D'abord imprimé à 12 000 exemplaires qui se vendent en quelques jours, le texte est ensuite réédité à plus d'un million d'exemplaires en 1989 dans la revue littéraire soviétique *L'Amitié des peuples* et préfacé par l'auteur biélorussianophone Vassil Bykaù. Il crée ainsi l'événement, en particulier dans le milieu juif soviétique. Une version raccourcie sortira également en yiddish, en Israël, dans *Sovietish Heymland*. Depuis, ce livre fut édité 4 fois en Allemagne où le nom d'Hanna est également devenu celui d'un prix qui récompense celles et ceux qui œuvrent au développement des relations pacifiques entre la Biélorussie et l'Allemagne.

### **Une triple disparition**

Les lecteurs des *Lettres* d'Hanna ont ainsi désormais accès au récit d'une triple disparition : celle de la Minsk d'avant-guerre et celle d'un ghetto dont la liquidation est également celle d'une population et d'une culture juives, aujourd'hui presque intégralement disparues : la ville reconstruite après-guerre est en effet totalement décentrée, comme si la violence subie avait été jusqu'à en déplacer l'axe et les points cardinaux. Son ancien cœur est entièrement détruit et enseveli. Et tandis que les Juifs avaient représenté entre 50 et 90 % de la population dans certaines villes et villages d'avant-guerre en Biélorussie ; tandis qu'il ne reste aujourd'hui qu'un peu plus de dix milles Juifs dans ce pays, *Lettres de ma mémoire* se présente d'emblée comme un

témoignage historique précieux : la déambulation que nous offre Hanna dans les méandres de sa mémoire meurtrie par l'horreur fait constamment écho à une errance dans les rues de Minsk qui permet de reconstituer, au fil de la circularité des déplacements décrits, une cartographie de la ville et du ghetto d'avant le constat de leur destruction quasi-totale en 1944. Dans son texte, le Minsk d'avant-guerre renaît avec ses vieux quartiers, ses rues, ses passages, ses caches.

\*\*\*

Est-ce un témoignage sur la mort et la barbarie ? Oui, mais *Lettres de ma mémoire* est aussi et surtout un témoignage sur la vie et sur l'humanité que les gens du ghetto ont espéré et fait éclore dans des conditions absolument inhumaines. Est-ce un livre sur les Juifs ? Oui, mais c'est aussi un livre sur les non-Juifs qui vivaient parfois à quelques mètres du ghetto, qui ont tout vu, tout entendu ; sur ceux qui ont aidé comme sur ceux qui ont refusé d'ouvrir leur porte, et qui ont vécu en se taisant pour le reste de leurs jours.

*Les Lettres* d'Hanna ont ainsi dû attendre quarante années après les faits pour être publiées en Biélorussie. Ce livre en propose une traduction intégrale. Elles étaient à ce jour restées totalement inédites en France où on a longtemps manqué de traducteurs du biélorussien. Ce document original du fait même de sa langue d'écriture devait donc être enfin traduit. En effet, le biélorussien ne doit plus être aujourd'hui un obstacle à la connaissance d'une Histoire qui nous concerne tous. Même si nombre d'historiens répètent toujours à l'envi depuis 1944 que la Biélorussie est « un pays méconnu » et que Minsk serait « comme par nature » une ville calme, provinciale et sans Histoire, le récit d'Hanna fait partie de ceux qui fondent au

contraire l'histoire de la Biélorussie contemporaine tout en permettant de reconstituer la géographie des massacres qu'ont dessinée les grandes puissances au XX<sup>e</sup> siècle en Europe. Depuis la fin des années 1980 en effet, les documents d'archives montrent que Minsk et sa banlieue furent le terrain de tueries qui touchèrent tantôt les populations que le pacte germano-soviétique avait permis d'inclure dans les frontières de l'URSS entre 1939 et 1941, tantôt les Juifs, les civils et les prisonniers de guerre que les nazis allaient trouver sur leur chemin après la rupture du pacte en 1941. L'ouverture des charniers et les révélations des autorités soviétiques ont depuis permis de rétablir la vérité sur certaines responsabilités, comme de comprendre l'ampleur des exactions ainsi que les falsifications qui les ont accompagnées<sup>13</sup>. Et à dater de 2006, l'Association Mémorial comptait que, si 2 230 000 personnes ont été assassinées pendant la Seconde Guerre mondiale en Biélorussie, plus d'un million ont été massacrées dans la seule ville de Minsk et ses faubourgs entre 1937 et 1950. Cela peut expliquer pourquoi le silence y est encore souvent, de nos jours, d'une nature et d'une qualité très particulières.

*Jean-Charles Lallemand, Alena Lapatniova  
et Virginie Symantec*

---

<sup>13</sup> L'Affaire du Communiqué du 24 janvier 1944 sur le massacre de Katyń reste emblématique du phénomène. Publié sous le titre *La vérité sur Katyń*, ce document assez long devait apporter la preuve irréfutable, lors du procès de Nuremberg, que les fusillades massives de prisonniers polonais avaient été l'oeuvre des Allemands. Il s'agissait toutefois d'une falsification orchestrée par la Commission extraordinaire d'État (TchGk), qui avait été instituée par décret du Præsidium du Soviet suprême, le 2 novembre 1942, pour recenser les crimes nazis. Le crime avait en fait été commis par les Soviétiques sur ordre de Staline. La vérité fut révélée par la Commission Katyń et confirmée par des documents soviétiques rendus publics par l'URSS en 1990.



## Introduction<sup>14</sup>

Ma Mémoire, je t'ai fuie pendant longtemps! Pendant plus de quarante ans. Mais tu as gagné. Tu m'as obligée à ressusciter le passé. Et de ma trahison passagère, tu t'es vengée: de mon passé, tu n'as pas tout gardé. C'est pour cela que, dans mon récit, je suis obligée de changer certains noms et prénoms.

Ce livre renferme ce que j'ai vécu dans le ghetto de Minsk. J'y utilise des notes d'anciens prisonniers et d'amis; des notes de la médecin Berta Maïsséïèuna Brouk et de sa fille de dix-sept ans, Lialia, qui, plus tard, allaient entrer chez les partisans.

Les couleurs du papier, de l'encre et des crayons ont pâli, mais chaque ligne de ces notes continue à saigner comme avant. Qu'elles se fondent avec mes souvenirs.

---

<sup>14</sup> Toutes les notes et les commentaires sont des traductrices.





## Impossible de fuir

1<sup>er</sup> juillet 1941, nous rentrons à Minsk qui est mutilée, brûlée, en ruines.

Nous errons à travers la ville. À la recherche de connaissances, de nourriture. Nous avons trouvé de la mélasse. Les gens en prennent à la fabrique de bonbons *Kamounarka*. Tant que les Allemands ne s'en aperçoivent pas, ils emportent par seaux de la mélasse sucrée.

Nous n'avons pas de seau. Avec Ina, nous en portons dans des bocaux. Contentes d'avoir quelque chose pour reconforter grand-mère. Où est Maman maintenant? Cela fait deux semaines qu'elle est partie en mission. Où combat papa? Où allons-nous dormir cette nuit?

Nous sommes de nouveau allées arpenter notre maison en cendres. Impossible de jeter la clé de l'appartement dont nous n'aurons plus jamais besoin. Les paroles de papa résonnent encore à mes oreilles:

—Voici la clé de la maison mes chéries. Je pars au front.

—Quoi, tu as déjà reçu une convocation du bureau de recrutement?

—Non, je n'en ai pas, mais il faut y aller.

Il nous embrasse une dernière fois avant de partir...

Ensuite, commence ce dont même le souvenir terrifie. Bombardements, incendies, effondrement de l'abri anti-aérien d'où, par miracle, grand-mère, petite Ina et moi, avons réussi à nous extraire. Un voisin, un travailleur du Comité de la radio biélorussienne, nous a aidées à quitter la ville en flammes par la route de Mahileù.

—Partez vers l'Est, conseilla-t-il avant de nous quitter. Moi, je rejoins l'Armée rouge.

Nous sommes dans une colonne de réfugiés, affamés, sans abri. Grand-mère ne peut pas marcher : son cœur est faible. Avec Ina, nous la guidons, nous l'aidons, elle n'a plus de force. Les rangs des réfugiés, d'abord serrés, se distendent. Les gens se traînent sur la route. Pieds en sang, yeux en larmes, pleurs d'enfants. Et ces bombardements sans fin. Les mitrailleuses des avions. Nous regagnons avec peine Doukora<sup>15</sup>. Grand-mère ne peut plus marcher. Épuisées, nous nous affalons dans du foin. Pas le temps de reprendre haleine qu'à nouveau, les bombes ! C'est sans issue.

Puis, nous entendons un grondement de motos, des cris, une langue étrangère. Des motards allemands sont à Doukora. Minsk serait-il déjà occupé ?

On nous chasse de la grange, on nous pousse dans la rue. S'y trouve déjà une foule de réfugiés qui ont survécu aux bombardements. On nous conduit près d'un magasin. Les Allemands sortent différents objets, les secouent devant nous, nous les mettent de force dans les mains. Nous comprenons pourquoi – ils sont en train de filmer.

Ce n'est qu'après qu'ils attrapent les gens.

— *Kommunisten! Juden!*

... Terre ensanglantée de Doukora...

... Horrible, pénible chemin de retour vers Minsk. Qu'est-ce qui nous attend ? Nous savons déjà que notre maison est en cendres. Nous n'avons plus que la clé en mains. Et le fait que nous soyons « juden » va tourner pour nous à la malédiction.

Nous pensons à maman. Elle est probablement déjà rentrée de Vaùkavysk<sup>16</sup>. Peut-être nous cherche-t-elle ?

---

<sup>15</sup> Un village à 30 kilomètres au Sud-est de Minsk.

<sup>16</sup> Quelques jours avant l'occupation, la mère d'Anna avait été envoyée en mission à Vaùkavysk pour accompagner les trains de déportés des territoires rattachés à l'URSS lors du pacte Ribbentrop-Molotov de 1939.

... Enfin, nous voilà arrivés à Minsk. Pas de mère ni de père. Je suis en charge de ma grand-mère et de ma petite sœur. Nous cherchons un refuge.

### **En cas de désobéissance – la mort**

Malheureusement, ce ne sont pas des rumeurs. À Drazdy, près de Minsk, les Allemands ont ouvert un camp de concentration<sup>17</sup>. Ils y mettent des prisonniers de guerre, mais aussi les civils qu'ils arrêtent en ville. Ils recherchent parmi eux les officiers, les commissaires de l'Armée rouge, les communistes et les Juifs. Le poteau d'exécution les attend.

Partout des affiches: les hommes entre 15 et 45 ans ont obligation de s'enregistrer à la *Kommandantur*. En cas de désobéissance – la mort.

Dans les rues, on persécute des colonnes de prisonniers de guerre. Ceux qui ne peuvent pas avancer sont tués.

Récemment, avec Ina, nous en avons été témoins. Sur la rue Saviëtskaïa, près du Grand square – le square Vialiki –, avançait une colonne de prisonniers de guerre. Soudain, l'un d'eux, jeune, grand, la tête bandée, entonna une chanson :

*Des nuages se sont levés sur la ville,  
Il y a de l'orage dans l'air*<sup>18</sup>.

---

<sup>17</sup> À Drazdy, à 2 kilomètres de Minsk, les Allemands ont ouvert un camp de concentration de juin à juillet 1941. Il s'agissait d'un camp à ciel ouvert, sans nourriture ni eau. Près de 100 000 prisonniers de guerre et 40 000 civils y furent enfermés. En deux mois, entre 10 et 12 000 personnes y ont été exécutées. Les survivants furent transférés au stalag 352.

<sup>18</sup> *Tuši nad gorodom vstali, v vozduxe paxnet groznoj*: chanson patriotique écrite en 1938 sur le thème de la révolution d'Octobre et de la Première Guerre mondiale et interprétée par le chanteur culte soviétique, Mark Bernes dans le film *L'homme au fusil*.